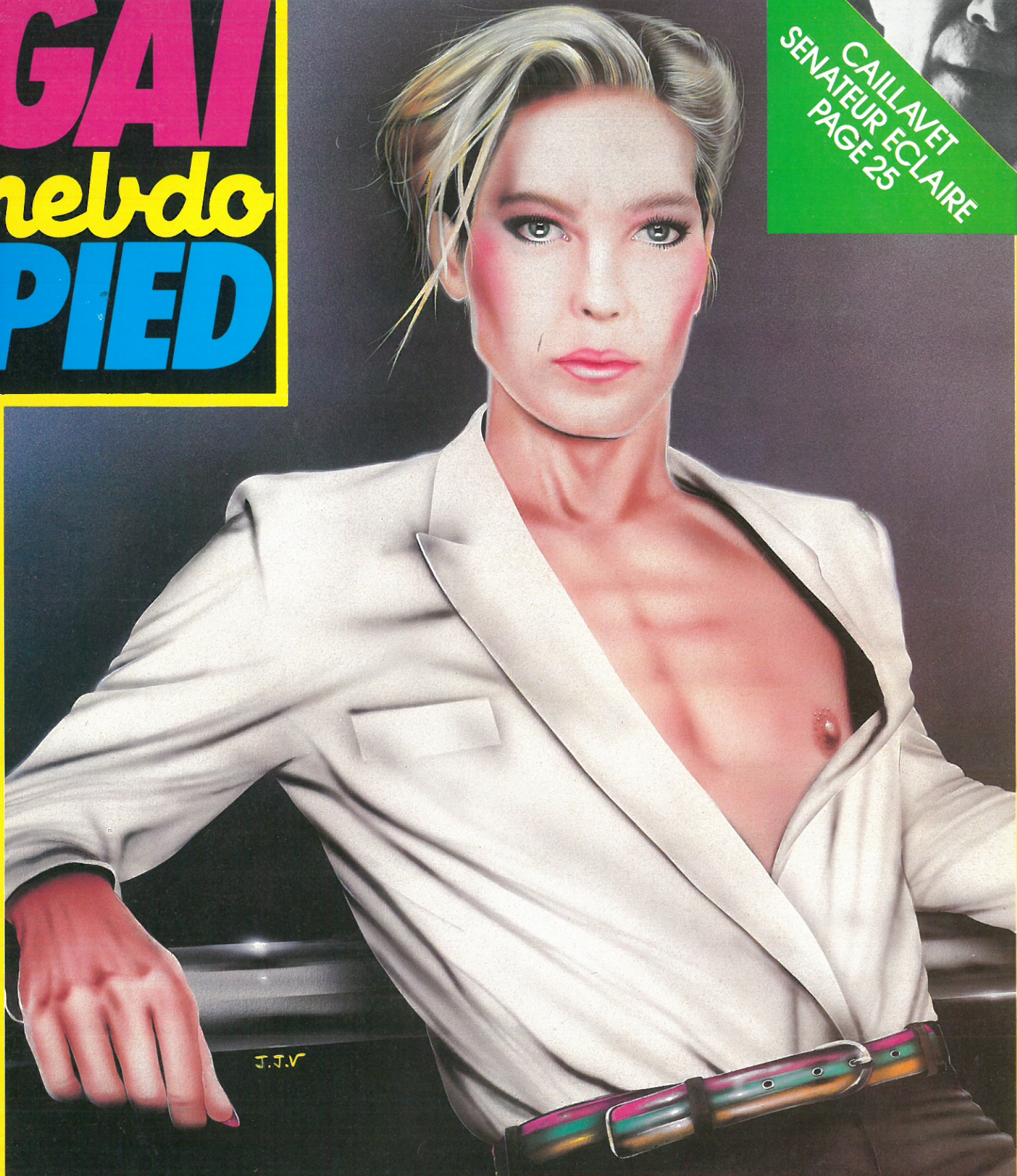


GAI hebdo PIED

CAILLAVET
SENATEUR ECLAIRE
PAGE 25



TRANSSEXUEL: ÊTRE FEMME

M-1893-52- 9F N°52 / DU 15 AU 21 JANVIER 1993 / 9FF • Belgique 70FB • Suisse 3FS • Canada \$0.95 • RFA 4DM • Pays-Bas 4FI • USA \$1.25 • GB 75p. • Espagne 150 Ptas

LORSQUE paraîtra cette chronique, trois semaines auront passé depuis la mort d'Aragon. Bah ! tant pis : sa gloire tiendra bien jusque là.

Georges Marchais a déclaré qu'Aragon était, « pour nous les communistes », le plus grand poète du XX^{ème} siècle ; puis, pris d'un remord il a ajouté « et pas seulement pour nous, bien sûr ». Bon. Georges Marchais et moi n'avons pas la même idée de la poésie : j'en avais toujours eu le vague soupçon.

Je trouve *Le Paysan de Paris* un livre admirable. Mais Aragon n'aimait pas qu'on l'aimât pour *Le Paysan de Paris*. D'un autre côté, si *Les Cloches de Bâle* est un chef-d'oeuvre, ce que je n'exclus pas tout à fait, hélas, je ne suis plus si sûr que la vie vaille la peine d'être vécue, ni les livres d'être écrits, ni lus.

De toutes façons, Aragon était bien trop assuré de son génie pour se soucier de l'opinion qu'on pouvait avoir de son oeuvre. J'avais peu de relations, à dire le moins, avec la famille littéraire, ou les familles littéraires auxquelles il appartenait de près ou de loin. Et, pour être tout à fait franc, la ligne politique à laquelle il s'était tenu, beaucoup de ses prises de position et plus encore de ses agissements, pour ce qu'on en sait et pour ce qu'on en soupçonne, m'inspiraient, et m'inspirent, une sorte d'horreur. De ceci et de cela, il se fichait également, en grand seigneur. De tels détails ne nous ont pas empêché d'avoir, plusieurs années durant, assez superficielles mais très chaleureuses, les meilleures relations de voisinage et d'amitié.

La chambre de Rostropovitch

Un de mes plus proches amis, G., un peintre italien, passait beaucoup de son temps, vers 1975 ou 76, je crois, chez Aragon. G. me servait alors de confident pendant le cours incroyablement accidenté d'une histoire d'amour, mon histoire d'amour, celle dont je n'en finis pas de sortir : passons. Un soir de crise particulièrement bien montée, comme j'en ai connu dix mille, mais chacune pire que toutes les autres, j'avais besoin d'une épaule où pleurer, et la cherchais de tous les côtés, jusque chez Aragon. G. n'y était pas, mais Aragon perçut à ma voix que j'étais en piteux état. Il me dit avoir la plus grande expérience de ces désastres-là et m'invite, puisque j'étais à deux pas, à venir le voir. Voilà qu'il me changerait peut-être les idées, ai-je pensé. J'acceptai.

Aragon ce soir-là ne m'a pas consolé, je ne le suis toujours pas, mais il m'a saoulé d'histoires sinistres et nobles, confuses et un peu drôles, comme celle de son suicide pour Nancy Cunard, qui accrochaient mes chagrins dans une interminable galerie historique et littéraire, et ainsi leur donnaient un peu meilleur air, et plus relatif. Je l'écoutai pendant des heures et j'ai couché chez lui, dans une chambre qu'il appelait celle de Rostropovitch, parce qu'elle avait été le premier refuge, expliquait-il, du violoncelliste exilé. Il m'a bordé d'un peu près, mais vraiment je n'avais pas la tête à cela, qui n'enlève pas grand chose à son immense gentillesse en cette occasion.

Pauvre France

Il y en eut beaucoup d'autres. Je dirai quelque jour nos soirées aux Halles, où je n'allais jamais avant lui, nos longs repas, nos poutargues, ses

Un gentil voisin



Portrait d'un homme de Botticelli (Florence, Galerie Palatine).

monologues et nos errances nocturnes. Quel prodigieux marcheur il était, presque jusqu'à la fin ! Et si seul, aurait-on dit, dans ces années-là. Il appelait vers neuf heures du soir, suppliant presque qu'on dîne avec lui. Souvenir en vignette : il est venu me soigner dans pa soupente, trois ou quatre jours de suite, quand j'avais je ne sais quelle angine ; il m'apportait des médicaments et des plats préparés chez lui, et il m'offrait des éditions anciennes de ses oeuvres qu'il ornait, à mes côtés, de dédicaces de deux ou trois pages. Autre : chez Andy Warhol, qui n'était pas là, il danse un tango dans les bras de Danielle Sallenave, le jour de la mort de Malraux. Ça ne l'empêchera pas de me reprocher, le lendemain, de m'être étonné, dans un article du *Monde*, qu'on me demande mon sentiment sur la perte d'un écrivain qui n'avait jamais tenu beaucoup de place dans mon esprit. La surprise était pourtant bien innocente, de ma part, comparée à tous les crachats qu'Aragon lui-même a déversés sur tant de tombes, à commencer, bien sûr, par celle du pauvre France.

Mais cette hypocrisie est la moindre des siennes. Vous trouvez ce mot-là trop dur ? Vous avez peut-être raison. Il eut ses sincérités, succesives, et c'est toujours par fidélité qu'il fut infidèle à ce qu'il aurait dû être. L'incontestable est qu'il n'était « pas net ». Pourquoi ? Il offre au psychanaliste amateur un sujet trop facile.

Il est le fils naturel d'une tenancière nécessiteuse de pension de famille, qui se fera passer pour sa soeur, et de cette figure de père caricaturalement emphatique, redoublée, un Préfet de Police. Est-ce à cette combinaison qu'il devra sa relation originale à la société ? Il maintient pendant presque un demi-siècle son allégeance au « grand parti de la classe ouvrière », mais dès qu'il a les moyens de choisir vraiment sa résidence, c'est au symbole le plus surchargé de l'aristocratie triomphante et du prestige social qu'il s'arrête, un hôtel particulier du XVIII^{ème} siècle, entre cour et jardin, au coeur du faubourg Saint-Germain. Je ne le lui reproche pas. Désirer voir s'améliorer le sort des plus déshérités n'implique pas qu'on doive vivre comme eux, et qu'il faille renoncer à ses plaisirs pour que tout le monde ait droit aux siens. C'est la contradiction dans les signes qui m'intrigue.

Dans les rangs

Cet homme était avide de père, de famille, d'ordre, d'autorité. Le Surréalisme l'a sans doute plus attiré pour sa parodie de pensionnat que pour ses subversions prétendues qui, de toutes les modernités du siècle, seraient les plus facilement récupérables, les plus aimables, pour toutes les cultures en place. Il n'a quitté la fêrude de Breton, ce pape fils de gendarme, et les querelles de gamins où se complaisaient ses camarades, comme tous les petits groupes, que pour entrer au Parti. Mais Staline et Thorez étaient encore trop doux, il fallait Elsa par là-dessus. Toujours quelque chose ou quelqu'un tiendra Aragon en laisse, et le ramènera en arrière.

Il écrit après Mallarmé et Rimbaud comme Jean Richepin, après Proust et Joyce comme Georges Duhamel, après lui-même comme Roger Martin du Gard ou comme Jacques Prévert. Après les procès de Moscou et après les grandes purges, auxquelles il assiste des premières loges, sans rien dire, et même après Budapest il continue de penser, plus ou moins, comme Henri Barbusse. Gide non plus ne lui a rien appris.

Je n'ai jamais été l'amant d'Aragon, mais le coup est passé près, et plusieurs de mes amis l'ont été. Qu'il ait eu, dans les dix ou douze dernières années de sa vie, des pratiques homosexuelles, ce n'est un secret pour personne. Cela n'établit pas absolument que l'homosexualité ait été depuis toujours sa vérité, ou la vérité de sa sexualité. J'ai pourtant tendance à penser qu'elle l'a bien été, et qu'elle se fût manifestée comme telle si notre homme avait eu vingt ans en 1970 et non en 1917. On pourra trouver comique ou lamentable, selon les humeurs, que le chantre le plus écouté et le plus célébré par notre époque, sinon le plus hautement inspiré, des « amours dans le rang », comme dit Verlaine, les ait quittées fringant à la première opportunité, dès qu'il a pu le faire sans danger. Cette ambiguïté-là, auprès des autres, paraîtra secondaire, peut-être. Je crois plutôt qu'elle leur est centrale.

Renaud Camus